

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 45,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 1^{er} Septembre 1867.

NOUVELLES LOCALES.

Nous apprenons de la Havane, que dans le courant du mois de juillet, le Prince Albert a été atteint d'un accès de fièvre intermittente. Mais, grâce à une médication énergique et à des soins intelligents, la maladie n'a duré que peu de jours et, à la date du 30, S. A. S., entrée en pleine convalescence, était au moment de reprendre son service à bord du *Blasco de Garay*.

Le Général Guilhem, dont nous annoncions récemment la promotion, vient d'être nommé au commandement de la subdivision de l'Orne, à Alençon : avant de se rendre à son poste, le Général a passé quelques jours au Château de Marchais.

Dimanche dernier, 25 août, a eu lieu, dans la chapelle de la Miséricorde, une cérémonie religieuse à la suite de laquelle on a nommé les Prieurs et Prieures de la Confrérie des Pénitents, pour l'année 1867-68. Ce sont : MM. Laurent Bellando et Joseph Marquet, Mesdames Rouderon, De Loth, Vicomtesse de Navailles et Leydet.

Jeudi dernier, une imprudence fatale a coûté la vie à un jeune peintre de talent, qui restaurait la devanture des loges dans la salle des concerts du Casino.

Cet artiste, nommé Joseph Sugranès, d'origine espagnole, avait lui-même installé son échafaudage; il avait même recommandé à un de ses apprentis de ne pas marcher en dehors des tréteaux de support, de crainte que le poids du corps ne fit faire bascule aux planches.

C'est après avoir fait une esquisse que, sans réflexion aucune, il se recula pour mieux juger de l'effet et qu'en arrivant au bout d'une de ses planches, celle-ci fit bascule et l'artiste tomba, la tête la première, sur le parquet.

L'échafaudage, dressé par lui-même, avait été imprudemment construit avec des planches volantes au lieu d'être fixées, mais eussent-elles même été fixées, ces planches, que cette précaution n'eut pas empêché la chute, le peintre allant à reculons et gagnant le vide. Le malheureux Sugranès est mort victime de sa propre imprudence; les soins de tout

le personnel ne lui ont pas fait défaut mais, quand on l'a relevé, il était déjà dans un état désespéré et, malgré le concours et les soins de plusieurs médecins appelés de Monaco et de Menton, il a succombé le lendemain matin.

M. Arban, le brillant chef d'orchestre des concerts du Casino Cadet, de Paris, est arrivé, cette semaine, à Monaco où il vient passer la saison des bains au milieu de sa famille.

Tous les touristes lettrés, qui ont passé à Monaco, qu'ils y soient venus par la route de terre ou par la voie de mer, ont été frappés de la pittoresque situation d'Eza, sur un mamelon escarpé dominant la mer. Tous ont parlé de ce site hardi dans la relation de leur voyage; tous ont appelé Eza, nid d'aigles ou repaire de vautours, et leur admiration s'est manifestée seulement par ces deux clichés. Bien peu ont eu le courage de gravir l'escarpement qui conduit au village et de voir de près ces pauvres maisons, ces porches aux ogives sarrasines, ces vieux murs où poussent de jeunes végétations, ces voûtes d'où pendent, comme des stalactites de verdure, les plantes amantes des ruines.

Nous avons fait dernièrement cette excursion. Après un souper confortable et arrosé de vins rares, nous sommes partis, nous quatrième, de l'Hôtel de Paris, dans une de ces excellentes et légères voitures que M. Joseph Sangeorges met à la disposition des touristes,

Etrange pays que celui-ci où l'on est forcé de partir en tournant le dos au but de sa promenade, où toutes les routes ressemblent au chemin des écoliers, ce chemin qui prend toujours par le plus long !

Nous nous dirigeons vers Menton pour gagner la célèbre route de la Corniche. On a fait mille descriptions de cette voie fameuse, mais personne, que nous sachions, n'y a noté des impressions nocturnes. Or nous voyageons par une nuit noire, sans lune, sans étoiles. A notre droite, la montagne se dresse comme un énorme mur d'ombre; à notre gauche un abîme obscur, le vide et la nuit; au fond mugit la mer. A un détour du chemin, nous apercevons tout à coup, dans ce vide et dans cette nuit, les illuminations de Monaco pareilles à une constellation tombée; puis tout rentre dans l'ombre et nous arrivons à la Turbie. L'aube point à l'horizon, mais les hautes montagnes, que nous laissons derrière

nous, ne nous permettent pas d'admirer le lever du soleil.

A quelques kilomètres de la Turbie, nous apercevons le rocher d'Eza séparé du reste de la montagne par une large vallée circulaire; on dirait d'un cône placé au milieu d'un vaste entonnoir. En cet endroit nous abandonnons la voiture pour nous diriger vers le village. Cependant le chemin, qui, partant de la route de la Corniche, mène à Eza, pourrait être carrossable s'il était bien entretenu, mais on le laisse raviner par les pluies, et les ornières serpentent autour de gros blocs de pierre que nous appellerions volontiers des végétations calcaires: les rochers poussent là comme les arbres.

La vallée d'Eza est très fertile: l'oranger et le citronnier y sont plus rares qu'à Monaco; l'olivier n'y prend pas des proportions aussi géantes, mais il y a des noyers magnifiques, de très beaux caroubiers. Le genêt, la lavande, le thym répandent dans l'air leurs arômes vivifiants. Au fond de la vallée, une fontaine d'eau vive, autour de laquelle se penchent les lavandières, coule avec un bruit clair. Quelques maisons blanches égarées sous les arbres nous suggèrent des idées bucoliques; mais nous n'avons parmi nous aucun Théocrite et nous escaladons le village.

Toutes les maisons sont d'antiques mesures, sauf deux ou trois récemment barbouillées à la moderne. Les autres sont bâties avec des pierres rugueuses et d'une façon très irrégulière. Les roches et les maisons vivent côte à côte, adossées les unes aux autres. Le village semble faire partie de la montagne. Parfois un bloc de rocher barricade une rue; on monte ainsi jusqu'au sommet. Sur la plateforme on remarque les ruines d'un château dont il ne reste plus qu'un pan de mur démantelé.

L'église d'Eza est fort simple et l'on n'y trouve pas cette ornementation de mauvais goût qui déshonore la maison de Dieu dans les pauvres villages de la Ligurie.

Cette église possédait deux tableaux de David qui, surpris à Eza par un orage, reconnut par ce don du génie l'hospitalité de ses habitants. Ces peintures, qui, dit-on, représentaient une descente de croix et un St-Jean, sont tout-à-fait détériorées aujourd'hui.

L'histoire d'Eza touche à la légende. Sa situation si pittoresque, si hardie, a donné carrière à l'imagination des conteurs qui ont vu là un repaire de pirates. Nous ignorons ce qu'il faut croire de ces contes, ni si jamais les pirates ont régné à Eza. Quoi qu'il en soit, il faudrait, pour l'affirmer, remonter à une époque bien reculée, puisque déjà dès le dou-

zième siècle, (ceci est de l'histoire) les premiers Grimaldi avaient purgé des écumeurs de mer toutes les côtes de la Provence et de la Ligurie.

Nous sommes arrivés à Eza à une heure trop matinale pour avoir bien pu examiner les types et les coutumes, mais, en regagnant la route de la Corniche, nous avons été frappé de la beauté d'une jeune fille qui montait vers le village. Des cheveux blonds et des yeux bleus, des joues roses, le teint légèrement hâlé par le soleil. Vêtue de haillons, la grâce de sa démarche donnait du rythme à sa guenille; l'expression suave de son regard nous a rappelé ces douces fillettes dont Raphaël a fait ses vierges. Inutile de décrire le paysage d'Eza; comme tous les coins de ce pays splendide, il est fait de soleil, de verdure et d'azur. D'un côté la vue est bornée par les montagnes aux cimes nues, aux versants égayés par les feuillages des oliviers et des pins; mais, de l'autre, l'horizon n'a plus de bornes, et l'œil y contemple l'infini planant sur la mer.

On nous écrit de Nice :

M. Avette, propriétaire et directeur du Théâtre Français, a publié, dimanche, une affiche qui a fait sensation, un tableau de troupe complète de grand opéra, d'opéra-comique, d'opérette, de drame, de comédie, de vaudeville. La tragédie est le seul genre oublié; cet oubli est de bon goût et nous en félicitons M. Avette que nous n'hésitons pas à qualifier d'intelligent et spirituel directeur, encore que cette formule soit depuis longtemps passée à l'état de cliché.

Enfin, la ville de Nice aura un théâtre digne d'elle. Il était triste en effet de penser que, pendant que des théâtres de troisième et de quatrième ordre donnaient l'opéra français à leurs spectateurs, Nice qui est une ville importante et de plus une ville cosmopolite, ne pouvait offrir ces distractions lyriques à ses hôtes d'hiver. Encore une fois, félicitons M. Avette de sa tentative, souhaitons-lui le succès qu'il mérite et faisons des vœux pour que sa troupe soit aussi parfaite qu'elle est complète; nous serons toujours heureux de l'applaudir, sachant bien qu'en province surtout le premier devoir de la critique est la bienveillance.

D'après la *Gazette des Campagnes*, nous reproduisons l'article suivant qui doit intéresser tous les propriétaires de pins maritimes. Il y a, paraît-il, dans la verdure de ces arbres, qui ombragent nos promontoires, les matières premières d'une industrie importante.

LA LAINE DU PIN MARITIME.

Qui croirait que les aiguilles de nos pins contiennent une fibre textile très-facile à séparer de la matière ligneuse et propre à être convertie en étoffes, non pas fines mais solides et chaudes, et surtout très-salubres à raison des émanations balsamiques et goudronneuses qui s'en échappent.

Parmi les expositions du Champ-de-Mars qui montrent le point de départ de cette nouvelle industrie, signalons les spécimens de filaments d'aiguilles de pin et un échantillon d'étoffe feutrée faite avec cette matière, présentés par M. Jullien, propriétaire de la terre des Angès, en Sologne, l'un des agriculteurs les plus dignes d'être honorés et proposés pour exemple à leurs confrères.

En visitant l'exposition si intéressante de M. Jullien, je me proposais de revenir sur l'importante question de l'art d'utiliser les filaments textiles des aiguilles de pin, lorsque je trouvai, dans la *Science illustrée*, l'article

suivant, qui m'a paru trop intéressant pour ne pas le citer :

« On est parvenu à extraire du pin maritime, non-seulement des liqueurs, des huiles, des résines, mais aussi de la ouate, de la laine à tricoter, des fils qui se transforment en tissus les plus variés, imprégnés d'essence balsamique, suave et régénératrice.

« On comprend la possibilité de fabriquer des étoffes avec le pin maritime lorsque l'on sait que la feuille de cet arbre est composée de filaments d'une finesse merveilleuse, réunis par une substance résineuse. Ces filaments, une fois séparés les uns des autres, peuvent être crêpés, tissés, filés, etc. Nous allons passer rapidement en revue les produits destinés à rendre des services habituels et journaliers.

« La ouate végétale, toujours sèche, dégage un arôme éminemment bienfaisant.

« La laine végétale brute, tirée également des feuilles du pin maritime, est déjà en usage dans un grand nombre d'établissements publics d'Allemagne, où elle remplace avec le plus grand avantage la laine à matelas. Sa nature essentiellement résineuse éloigne les insectes parasites, l'empêche de s'imprégner jamais de la moindre humidité, principe de mauvaise odeur; son caractère goudro-résineux fait qu'elle ne se pénètre d'aucun des miasmes que la maladie et même les remèdes répandent souvent dans un appartement. Son influence sur les prédispositions ou les affections névralgiques est très-sensible. Au point de vue de l'économie, les matelas formés de la laine végétale brute sont bien moins chers que les matelas ordinaires; quelques coups de baguettes sur les deux faces suffisent pour leur rendre leur élasticité primitive; ils n'ont jamais besoin d'être purifiés ni cardés.

« L'huile éthérée de pin est douée d'une action énergique; on l'emploie le plus souvent en frictions; quelques médecins allemands la prescrivent pour l'usage interne; quelques gouttes de cette huile versées sur un fer chaud s'évaporent et répandent dans un appartement un parfum balsamique des plus suaves, qui est éminemment salubre aux poitrines faibles.

« Le savon de pin tire directement ses propriétés détersives, balsamiques ou adoucissantes de l'huile éthérée de pin qui entre dans sa composition.

« Les produits du pin maritime semblent appelés à rendre d'immenses services à l'hygiène populaire. »

Tout cela est magnifique, on le voit; mais il reste à connaître les procédés à employer pour obtenir ces précieux produits. M. Julien ne refusera pas, nous l'espérons, un de ces excellents conseils pratiques qu'il aime à donner à tous ceux qui l'approchent.

COURRIER DE PARIS.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

La Bohême est un pays dont les bornes ont été mal fixées. Ce n'est pourtant pas faute d'en parler.

A-t-on dépensé assez d'encre, de paroles et d'admiration autour de ce pays malsain, qui n'a eu qu'un souverain : Mürger. Sa dynastie ne régnera plus en littérature; remercions de cette révolution le goût public.

Mürger est mort, vive Alfred de Musset !

Oui ! c'est une protestation et je ne saurais la faire assez énergique; trop d'enthousiasme, trop de discours ont épuisé nos trésors de sympathies pour ce soleil affadi qui éclaire la Bohême.

Le mot a été trouvé par qui ? Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est que cette école bâtarde, fille de la fantaisie et du réalisme, n'a pas même d'originalité. Alfred de Musset, le poète, le romancier, le vivetur malsain, a, dans une de ses nuits égarées, conçu la Bohême.

Les enfants du quartier Latin, les écrivains en

disponibilité, les journalistes sans journaux, les penseurs sans idée ont trouvé la Bohême.

Musette est une sœur de Mimi Pinson; mais elle ne soigne pas son costume : des bottines aristocratiques de son aînée, elle a fait des pantoufles sans talon.

Alfred de Musset a été bohémien et a créé la Bohême : Mürger a recueilli sa succession, et c'est injuste ! C'est injuste, parce que Mürger n'est pas le roi de la Bohême. Je voudrais que cette sincère protestation trouvât un écho dans les annales de la presse parisienne.

Le chef de la Bohême n'est pas plus la Palferine, de Balzac, que Henry Mürger, de la rue de l'École de Médecine; c'est Gabriel Dantrague.

Il vient de mourir.

Il a succombé à cette terrible maladie que tous nous connaissons. Nous l'avons analysée, auscultée, redoutée; nous en mourrons : c'est le *mal de Paris*.

Gabriel Dantrague était destiné à la Bohême. Fils du hasard, il cherchait de ses yeux bleus et profonds les bras d'une mère : il trouva la misère.

Il la regarda bien en face, la défia de son muet sourire, et, pendant plusieurs années, parvint à la maîtriser.

Attaché fort jeune au bureau de l'*Esprit Public*, à côté de Louis Lherminier, il jeta sa phrase nerveuse dans l'encrier des rédacteurs des journaux de province.

Trop nerveux pour être docile, il entra dans l'armée du *Corsaire-Satan*.

Il arrivait — le brave débutant — à la haute école où MM. Venet, de Coetlogon, René de Rovigo et autres ferrailleurs usaient leur verve et fourbissaient leurs épées étincelantes comme des armes d'honneur.

Dans ce palais du petit journalisme, il fit ses preuves, gagna ses éperons d'or, devint capitaine de brûlot; mais les douceurs de l'existence ne pouvaient pas toujours sourire à ce soldat d'aventure.

Brûlées par la poudre, ses épaulettes rentrèrent dans leur carton.

Gabriel Dantrague était blessé. En duel ? — Non. A la guerre ? — Non.

Il était blessé.

C'était une victime du mal de Paris.

C'est à ce moment que je l'ai connu.

Pauvre la Palferine ! quel changement dans cette bouillante nature ! C'était à le prendre pour le domestique de son père.

Sans colère, sans fiel, sans timidité, il rentra crochu dans la vie.

Il était boiteux. Il affecta de porter cette infirmité d'une façon qui n'était point inélégante. Il chancelait en marchant, mais il assurait son regard, soignait sa barbe et son style.

La vie littéraire a des hasards si étranges que ce malheur intéressant ferma très-vite pour Gabriel Dantragues les bureaux de rédaction dont il avait fait la prospérité.

Ah ! vous ne savez pas de combien d'éléments se compose le succès d'un journaliste.

Lecteur, ne l'apprenez pas.

Ne trouvant plus toujours la verve pour écrire, le papier prêt, le journal disposé à l'éditer, Gabriel Dantrague se fit *causeur*.

Il constitua, dans un cabaret situé sur la place du Carrousel, la Bohême, dont Alfred Delvau, Henry Mürger, Lavertujno, Levallon, Melvil-Bloncourt, Poutet-Malassis, Koelsch, Vallès, Roupart, Courbot, Champfleury et tant d'autres faisaient partie.

On mangeait de l'oignon; on rongeaient son frein;

on s'endettait de vingt sous par jour, mais on était nombreux.

Lelivre de comptes était chargé de chiffres. Gabriel Dantrague apura toutes les dettes en se mariant à la cabaretière.

Je ne veux pas plaisanter cette union. Dantrague obéissait à la voix de la reconnaissance. D'une veuve convertie de voiles noirs il avait fait une sœur de charité; il la releva de son vœu en la constituant mère des compagnons littéraires de la Bohême.

Le prince Louis Napoléon commençait à nettoyer Paris. Les cabarets et les marchands d'oiseaux disparurent du Carrousel avec l'hôtel de Nantes.

Madame Dantrague ne pouvait rester cabaretière; Gabriel Dantrague n'était plus littérateur. Il entra dans une compagnie d'assurance contre l'incendie, à la France, rue Ménars. Il y est resté huit ans. Huit ans, cet homme martyrisé par l'amour-propre, resta calme et souriant, brillant causeur, ami dévoué, conseiller intelligent, correcteur de nos jeunes défauts qui sont devenus vieux.

Un beau jour, il y a cinq ans, le *Figaro*, privé de Rochefort, laissant dormir Jourvin, n'ayant plus Edmond About, n'ayant plus Banville endormi avec Albert Wolf, cherchait des rédacteurs. Gabriel Dantrague reparut. Deux romans, des nouvelles à la main signalèrent sa résurrection.

Il avait fait son temps, il est mort! et peut-être serai-je le seul dans la *Presse* à signaler la fin de cet homme intelligent, frère d'Alfred de Musset, devancier de Mürger, père de la Bohême.

Mon pauvre et cher Dantrague, au revoir. Je vous retrouverai là haut, blond, jeune et beau.

L. DE MARIGNY.

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Bruxelles, le 28 Août 1867.

Nos principales villes, je n'en excepte pas Bruxelles, sont désertes. Le monde est à Ostende, à Blankenberghe, à Spa et à Paris. Riches et pauvres veulent voir l'Exposition universelle.

La politique chôme. Aucune question sérieuse n'est à l'étude. Il paraît toutefois que nos Chambres auront à s'occuper incessamment de l'organisation de la médecine des pauvres dans les campagnes. Il est arrivé, lors de l'invasion de la dernière épidémie, comme de toutes celles qui l'ont précédée du reste, que dans les communes rurales, aucune mesure préventive n'avait été prise; il n'y avait ni hôpital, ni service médical organisé, les victimes succombaient au milieu de leur famille, quelquefois sans secours efficaces et en léguant à leurs proches le germe de la maladie.

Jusqu'ici le terrible fléau de l'année dernière ne s'est pas montré dans le pays; espérons que nous serons épargnés.

Tous les théâtres sont fermés. La saison prochaine s'annonce bien: elle sera brillante, si toutes les promesses que l'on nous fait sont régulièrement tenues. Mais il est dans la destinée des promesses d'accrocher leur robe verte à une foule de buissons inattendus, semés par la fatalité sur le chemin de la vie. Et l'expérience apprend qu'un peu de scepticisme entre inévitablement dans les bagages du sage. Laissant à part les théâtres plantés dans les faubourgs, nous aurons à Bruxelles sept temples ouverts aux Muses du drame, du chant et de la danse:

1° Le *Théâtre de la Monnaie*, exploitant l'opéra et le ballet. M. Théodore Letellier sera le directeur de l'entreprise.

2° Le *Théâtre du Parc*, comédies, vaudevilles, opé-

rettes, ballets. Directeur: M. L. Letellier; administrateur général: M. C. Lavergne.

3° Le *Théâtre St-Hubert*, comédies, vaudevilles, opérettes. Directeur: M. E. Delvil.

4° Le *Théâtre National du Cirque*, drames, comédies, vaudevilles, opéras en flamand. Directeur: M. Mülders.

5° L'*Alcazar*, nouvellement construit, rue d'Arenberg, vaudevilles, opérettes, danses, pantomimes. Directeur nominal: M. Marc Leprévost; directeur réel: un gentleman polonais dont le nom m'échappe.

6° L'*Orient*, rue de l'Hôpital, théâtre des familles, vaudevilles à l'orgeat et comédies au sucre d'orge. Directeur: M. X...

7° Le *Casino des Galeries St-Hubert*, opérettes, saynètes, concerts. Directeur: M. Félin.

Il se prépare dans ce moment, à Bruges, une Exposition qui promet d'être extrêmement remarquable. Elle se composera: 1° des tableaux peints par les maîtres de l'ancienne école de Bruges qui sont nés dans cette ville ou qui y ont fleuri; 2° des portraits de Bruges antérieurs au XVIII^e siècle, et 3° d'objets d'art anciens, tant religieux que d'un usage domestique.

Les œuvres de l'ancienne école de peinture brugeoise offrent, comme on le sait, un haut intérêt, qui s'accroît encore des efforts et des découvertes que l'on fait chaque jour pour débrouiller son histoire si incomplète et si obscure dans beaucoup de points. Des tableaux très importants de cette école existent dont les auteurs ne peuvent être déterminés avec certitude; d'autre part, il est encore des noms d'une grande notoriété dans l'histoire de l'art auxquels on ne peut attribuer une œuvre authentique; enfin grand nombre de panneaux sont attribués sans fondement aux maîtres les plus célèbres, comme c'est l'usage. L'Exposition projetée pourra aider peut-être à répandre la lumière sur quelques uns des points obscurs, par la réunion d'un grand nombre de panneaux de la même école, dont plusieurs seront mis à la disposition des organisateurs de l'Exposition par des collectionneurs anglais et allemands.

Mais, comme nécessairement une semblable Exposition ne saurait être même relativement complète, beaucoup des chefs d'œuvres des maîtres se trouvant soit dans des églises, soit dans des musées, dont il est impossible de les retirer temporairement, le Comité d'organisation a eu l'excellente pensée de se procurer les meilleures photographies de ces tableaux; de sorte que, grâce à ces reproductions, les visiteurs pourront se faire au moins une idée de la composition, du dessin et du style des pages les plus marquantes qui se trouvent disséminées à l'étranger. Ce sera donc une occasion, peut-être unique, qui va se présenter pour l'étude des maîtres qui ont répandu un si vif éclat sur les Flandres pendant plusieurs siècles. L'ouverture de cette Exposition coïncide avec celle du Congrès des Catholiques à Malines, et restera ouverte jusqu'au 23 septembre.

Une cause assez intéressante vient d'être jugée par le tribunal de Bruxelles. L'enjeu était le Temple des Augustins, et les compétiteurs étaient l'Etat, la ville de Bruxelles et la fabrique de l'église du Finistère.

Le monument connu aujourd'hui sous le nom de Temple des Augustins était, sous l'ancien régime, l'église de cette communauté. Nationalisée, comme toutes les églises, par les lois révolutionnaires, cette église fut constituée en 1805, par décret impérial, sur la demande du Cardinal Archevêque de Malines, annexe de l'église du Finistère. La fabrique du Finistère en prit possession et le culte catholique y fut célébré jusqu'en 1814. A la première entrée des alliés, les Suédois s'emparèrent du temple pour y exercer leur culte; après Waterloo, il servit d'hôpital aux blessés, et Guillaume l'affecta au culte protestant, par arrêté royal de 1828. En 1830, la fabrique du Finistère le réclama à l'Etat, une correspondance administrative s'établit entre l'Etat et la fabrique, elle dura 45 ans, et l'Etat finit par refuser la restitution de l'église. Force fut donc à la fabrique de s'adresser à

la justice; mais sur ce terrain, elle rencontra devant elle non seulement l'Etat, qui se prétendait propriétaire, mais la ville de Bruxelles, qui soutenait que toutes les églises restituées, à quelque titre que ce fût, par le Concordat, appartiennent aux communes.

Après six audiences de plaidoiries, le tribunal a donné, sur un réquisitoire conforme du ministère public, gain de cause à la fabrique, et déclaré que le Temple des Augustins était sa propriété.

GEORGES HENRI.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 24 au 30 Août 1867.

CASSIS. b. *Providence*, français, c. Dunan, chaux,
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
SANREMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzolo, briques
GÈNES. b. *N.-D. des Miséricordes*, id. c. Marcenaro, m. d.
NICE. b. *Vierge des anges*, français, c. Palmaro, id.
ID. b. *Antoinette Victoire*, id. c. Reboa, id.
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
VILLEFRANCHE. b. *le Marin*, français, c. Arnulf, chaux
GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaï, sable
GOLFE EZA. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, chaux
MARSEILLE. b. *l'Indus*, id. c. Cossette, briques
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
MARSEILLE. b. *le Voilà*, français, c. Olivier, briques
NICE. b. *Belle Poule*, id. c. Durand, charbon
GOLFE JUAN. b. *Elan*, id. c. Ricard, sable
ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
ID. b. *Trois Amis*, id. c. Castillon, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, sable
MARSEILLE. b. *St-Charles*, id. c. Hermieux, houille
ANTIBES. b. *François Désiré*, id. c. Orenge, poterie
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
ID. id. id. id. id.
ID. id. id. id. id.

Départs du 24 au 30 Août 1867.

NICE. b. *St-Antoine*, italien, c. Massaferrò, charbon
FINALE. b. *Conception*, id. c. Daguino, sur lest
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
SANREMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzolo, id.
MENTON. b. *Vierge des anges*, français, c. Palmaro, m. d.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
ANTIBES. b. *N.-D. des Miséricordes*, italien, c. Marcenaro, m. d.
NICE. b. *Antoinette Victoire*, français, c. Reboa, s. lest
VILLEFRANCHE. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, id.
GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaï, id.
VILLEFRANCHE. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
TOULON. b. *l'Indus*, français, c. Cossette, id.
NICE. b. *Belle poule*, id. c. Durand, id.
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
MENTON. b. *Caroubier*, français, c. Laurenti, briques
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sur lest
MENTON. b. b. *François Désiré*, id. c. Orenge, poterie
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
FINALE. b. *Conception*, italien, c. Ginocchio, pommes de terre
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
ID. b. *Colidoro*, italien, c. Canovaro, charbon
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

En vente à l'imprimerie du Journal:

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8°, deuxième édition.

La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix: 1 Franc.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

FLEURS DE MONACO

GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne;
Heugel et Comp., Éditeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

LA MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE

Paraissant à Paris tous les Dimanches, par n° de 8 pages, du format de l'illustration avec gravures dans le texte

QUATRE ÉDITIONS.

1^{re} édition. — Gravures noires dans le texte, 4 an 44 fr.

2^{me} édition. — Gravures noires dans le texte, plus 1 gravure à l'aquarelle par mois : 4 an 47 fr.

3^{me} édition. — Gravures noires dans le texte, plus 2 gravures à l'aquarelle par mois : 4 an 20 fr.

4^{me} édition. — Gravures noires dans le texte, plus 4 gravures à l'aquarelle par semaine : 4 an 25 fr.

On peut également joindre les *Patrons illustrés* à son abonnement (mais on ne peut pas s'abonner aux patrons séparément). Prix : 4 fr. en plus par an, soit 1 fr. par trimestre.

On s'abonne, à Monaco, à l'imprimerie du journal.

CAFÉ DE LA VILLE

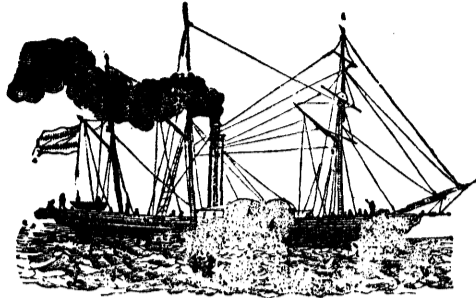
(Promenade Saint-Martin)

Bonnes consommations, Salons particuliers, Billard.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

CAFÉ RESTAURANT DE STRASBOURG

TABLE D'HÔTE ET CHAMBRES MEUBLÉES.

BIÈRE SUPÉRIEURE EN GROS ET EN DÉTAIL
Cervelas, Choucroute et Pâté de foie d'oie de Strasbourg.

JAMBOIS,

Route de Menton, en face le Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Augé Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLEGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.